

remarquai cependant que trois revolvers chargés étaient posés sur les meubles, comme si cet homme eût vécu dans la crainte constante d'une attaque. Je revins plusieurs fois chez lui. Puis je n'y allai plus. On s'était accoutumé à sa présence ; il était devenu indifférent à tous.

Une année entière s'écoula. Or, un matin, vers la fin de novembre, mon domestique me réveilla en m'annonçant que sir John Rowell avait été assassiné dans la nuit. Une demi-heure plus tard, je pénétrais dans la maison de l'Anglais avec le commissaire central et le capitaine de gendarmerie. Le valet, éperdu et désespéré, pleurait devant la porte. Je soupçonnai d'abord cet homme, mais il était innocent. On ne put jamais trouver le coupable.

En entrant dans le salon de sir John, j'aperçus du premier coup d'œil le cadavre étendu sur le dos, au milieu de la pièce. Le gilet était déchiré, une manche arrachée pendait, tout annonçait qu'une lutte terrible avait eu lieu. L'Anglais était mort étranglé ! Sa figure noire et gonflée, effrayante, semblait exprimer une épouvante abominable, il tenait entre ses dents serrées quelque chose ; et le cou, percé de cinq trous qu'on aurait dits faits avec des pointes de fer, était couvert de sang.

Un médecin nous rejoignit. Il examina longtemps les traces des doigts dans la chair et prononça ces étranges paroles :

— On dirait qu'il a été étranglé par un squelette.

Un frisson me passa dans le dos, et je jetai les yeux sur le mur, à la place où j'avais vu jadis l'horrible main d'écorché. Elle n'y était plus. La chaîne, brisée, pendait. Alors je me baissai vers le mort, et je trouvai dans sa bouche crispée un des doigts de cette main disparue, coupé ou plutôt soigné par les dents juste à la deuxième phalange. Puis on procéda aux constatations. Aucune porte n'avait été forcée, aucune fenêtre, aucun meuble. Les deux chiens de garde ne s'étaient pas réveillés.

Voici en quelques mots la déposition du domestique : Depuis un mois, son maître semblait agité. Il avait reçu beaucoup de lettres, brûlées à mesure. Souvent, prenant une oravache, dans une colère qui semblait de la démence, il avait frappé avec fureur cette main desséchée, scellée au mur et enlevée, on ne sait comment, à l'heure même du crime. Il se couchait fort tard et s'enfermait avec soin. Il avait toujours des armes à portée du bras. Scrupuleux, la nuit, il parlait haut, comme s'il se fût querrellé avec quelqu'un.

Cette nuit là, par hasard, il n'avait fait aucun bruit, et c'est seulement en venant ouvrir les fenêtres que le serviteur avait trouvé sir John assassiné. Il ne soupçonnait personne.

Je communiquai ce que je savais du mort aux magistrats et aux officiers de la force publique, et on fit dans toute l'île une enquête minutieuse. On ne découvrit rien. Or, une nuit, trois mois après le crime, j'eus un affreux cauchemar. Il me sembla que je voyais la main, l'horrible main, courir comme un scorpion ou comme une araignée le long de mes rideaux et de mes murs. Trois fois, je me réveillai, trois fois je me rendormis, trois fois je revis le hideux débris galoper autour de ma chambre et remuant les doigts comme des pattes.

Le lendemain, on me l'apporta, trouvé dans le cimetière, sur la tombe de sir John Rowell, enterré là ; car on n'avait pu découvrir sa famille. L'index manquait. Voilà mesdames, mon histoire. Je ne sais rien de plus.

\* \* \*

Les femmes, éperdues, étaient pâles, frissonnantes. Une d'elle s'écria :

— Mais ce n'est pas un dénouement cela, ni une explication ! Nous n'allons pas dormir si vous ne nous dites pas ce qui s'était passé, selon vous.

Le magistrat sourit avec sévérité :

— Oh ! moi, mesdames, je vais gâter, certes, vos rêves terribles. Je pense tout simplement que le légitime propriétaire de la main n'est pas mort, qu'il est venu la chercher avec celle qui lui restait. Mais je n'ai pu savoir comment il a fait, par exemple. C'est là une sorte de vendetta.

Une des femmes murmura :

— Non, ça ne doit pas être ainsi.

Et le juge d'instruction, souriant toujours, conclut :

— Je vous avais bien dit que mon explication ne vous irait pas.

X... Z...

## EN TEMPS DE GUERRE

Pour peu que vous ayez parcouru la Champagne en touriste, vous connaissez à coup sûr le château de Rugueville, situé à quelques mètres au nord d'Épernay. C'est un des plus anciens châteaux de France, et bien que fort délabré aujourd'hui, il offre maintenant aux amateurs de vieilles pierres, d'un puissant intérêt. Ses propriétaires, les comtes de Rugueville, lui ont laissé, en effet, depuis des siècles, tout son caractère, et son ameublement, avant la guerre de 1870, n'était pas moins curieux que son architecture. Ce n'était que bahuts, tapisseries de haute lice, lits gigantesques comme on en voit à Cluny, etc., etc...

Il y avait surtout une très belle collection d'armes, et ce musée spécial, plein de hallebardes, de boucliers et d'estocs de toutes les époques, semblait, en quelque sorte, gardé par six chevaliers casqués, cuirassés, éperonnés, et debout sur leurs socs, la lance ou la masse d'armes au poing. Ces armures, dressées maintenant sur des mannequins, étaient toutes des armures historiques. L'une venait d'un comte de Champagne ; l'autre, disait le pancarte qui y était attachée, avait appartenu à Henri de Traustamar. Les quatre autres étaient celles de membres de la famille de Rugueville, et la plus intéressante de toutes avait fait campagne sur le dos de Guillaume II, dit le "Tête," qui suivit Saint-Louis à la Croisade et ne revint en France qu'après la mort de celui-ci.

La carapace de fer du preux baron avait fort grand air, surmontée de son heaume à visière baissée. Dans le bras gauche était passé un écu où l'on voyait encore les armes de Rugueville. Au pied, il y avait une masse d'armes, que le gantelet de fer droit semblait avoir laissé échapper.

Le comte de Rugueville, dernier descendant de la famille, était capitaine de hussards au moment de la guerre. Quand il rejoignit son régiment, il laissa le château sous la garde d'un ancien zouave invalide, nommé Mathieu, qui avait été le brosseur de son père, et qui était installé dans le domaine depuis plus de quinze ans.

Vinrent nos défaites. Puis l'invasion. Le château de Rugueville fut envahi par les Prussiens, et un officier supérieur, le major Von Kraaf, s'y installa avec une vingtaine d'hommes. La vieille demeure historique en vit de dures à partir de ce moment là. Avec la rage de destruction particulière à leur race, les Allemands se mirent à saccager méthodiquement toutes les richesses artistiques entassées autour d'eux, ébranlant les bahuts, déchirant les tapisseries avec leurs sabres, crevant les tableaux